Le plus éssentiél devoir du Sexe

Ouvrage dedié Aux Meres

S'il est des vertus que l'homme se flatte de posseder, j'ose dire qu'il en est beaucoup que le beau Sexe peut se glorifier de savoir pratiquer dans leurs hauts degrés.

Pour s'en assurer qu'on Consulte son agréable maintien, son parlé flatteur, son heureuse phisionomie, ses yeux fideles interpretes de son Cœur, enfin son aimable ensemble, et l'on sera forcé de Convenir que tout chez lui annonce la tendresse, l'amour et ses douceurs.

Ce sont ceux, qui de près l'approchent et le frequentent, et qui dans sa Société enchanteresse éprouvent à chaque instant, mille differens plaisirs, qui sont en état de lui rendre la justice qu'il merite, aussi bien que ceux qui en qualité d'Epoux, d'Enfants, de Parens et amis affectent fortement son ame.

C'est dans le precieux moment qu'une femme acquiert le doux nom de mere, qu'elle donne éssort à sa tendresse, C'est, dis je, dans cet instant qu'on voit Sortir de ses entrailles le feu de cette belle passion que la nature entretient et nourrit dans les ames qu'elle a fait naître sensibles.

Une mere tendre, au Seul aspect de son fruit, perd aisement de vue ces douleurs aigues et Cruelles que lui a Causé son enfantement, et elles s'éloignent de sa memoire aussi rapidement qu'une vapeur legere qui dans sa naissance disparoit pour devenir le jouet des Vents.

Le plaisir qu'elle ressent d'avoir donné à la terre, un nouveau Sujet, l'anime et l'agite, et ce reste de peines de son enfantement qui s'unit à l'excès de joye que lui procure la vue de son fruit, repand sur son visage, un Coloris si beau et si interessant qu'il n'est pas donné à la plume même la plus éloquente de le rendre; il n'appartient qu'au fidel pinceau de le tracer dans toute sa verité. aussi ce melange de peines et de plaisirs a-t-il été parfaitement representés

R

par le fameux Rubens dans son tableau de la galerie du Luxembourg ou il a peint marie de Medicis mettant Louis XIII. au monde.

D'après les differentes et belles vertus que nous reconnoissons dans le Sexe, nous sommes Surpris, qu'en général les femmes qui naturellement Sont nées tendres et qui au moment de leur enfantement, temoignent un si grand empressement de voir leurs fruits, prennent l'instant après si peu d'interêt à ce qu'ils vont devenir.

J'ose dire que cela fait honte à l'humanité.

A peine un enfant est il baptisé qu'il est Soustrait aux yeux de sa mere, pour être promptement remis entre les mains de femmes étrangeres et peu Connues qui se chargent de le nourrir et de l'élever, et qui Souvent le transportent dans un lieu fort éloigné de celui de sa naissance.

Celles qui le Souffrent, prêtent une oreille Sourde aux Cris de la nature. Car les êtres les plus vils qui rempent sur la terre Sont ordinairement jaloux de leurs petits, et ~~le plus fort~~ de leurs plus grandes inquietudes, est qu'on les leur ravisse; l'interêt qu'ils prennent à eux est Si fort, et ils le poussent si loin qu'on les voit quitter les petits qu'ils ont en leur pouvoir, pour vitte Courir après ceux que par amusement on veut leur enlever.

Après de si beaux exemples d'amour et de tendresse dont la terre fourmille, il est étonnant que les femmes qui partagent avec notre Sexe ces précieux rayons de Lumiere qui nous viennent du Ciel que nous nommons (raisons) puissent tranquillement Souffrir qu'on leur retire des bras leurs enfants pour les Livrer à des femmes mercenaires, de moeurs Souvent équivoques, et dont l'unique état est de faire Commerce et trafic du plus pur de leur Sang.

On me dira que ce Sont les personnes qui entourent et environnent les jeunes accouchées qui les engagent de se defaire de leur fruit.

A cela je repond que C'est du dernier ridicul, que sans aucunes réflexions, elles se rendent si promptement à leurs avis, et que, sans s'informer si le Lait de la nourrice qu'on leur présente, est nouveau ou vieux, s'il est vicieux ou de bon alloye, elles Consentent qu'on lui ôte un enfant

R.

qui quelques fois est le seul rejetton d'une race et l'unique espoir d'une famille.

Si les meres avoient plus d'amour pour leur fruit — Cela n'arriveroit pas, et elles reviendroient de cette — Confiance aveugle et peu reflechie qu'elles mettent dans des nourrices qu'elles n'ont de leur vie ni vues ni connues: enfin si elles daignoient penser aux facheux inconveniens qui resultent ordinairement d'une Semblable Conduite, — elles prendroient le parti de nourir.

Quoique l'ame Soit regardée comme une essence toute — divine et entierement distincte de la matiere, et que ce Soit par elle que nous pensons, reflechissons et agissons, Cependant je ne puis me refuser de Croire qu'elle a une intimité et une parfaite Correspondance avec le Corps. j'appuie — mon Sentiment sur les preuves que nous en donnent les maladies violentes et aigues aux quelles nous Sommes Sujets, tels sont les transports, Crises, vapeurs, vertiges et autres meaux.

Quand dans ces sortes de maladies, le Corps est fortement affecté, l'ame tarde peu à être agitée, et ce n'est qu'à mesure que le mal Croit ou diminue, que l'ame pense plus ou moins librement. rien n'est plus ordinaire que de voir des hommes attaqués de ces sortes de meaux, perdre entierement la mémoire, belle faculté de l'ame, et d'autres biens Sensés, devenir fols à lier.

Sil est constant que ce soit des nerfs que partent la plus part de nos operations et qu'on puisse avec le Secour de la medecine y porter remede quand ils sont offensés; qu'il me Soit permis de dire que les premieres nourritures peuvent contribuer à la bonne Constitution du Corps et de l'esprit.

Je ne pretend pas eriger mon Sentiment en Sisteme Sur et — incontestable, mais l'experience nous prouve journelement qu'un enfant élevé avec du Lait de Vache, differe de celui — nourri avec celui de Chevre; dans le premier on remarque — force nonchalance et Lenteur, tant dans ses actions Spirituelles que Corporelles, tandis que dans le Second on voit regner beaucoup de vivacité et de Légereté.

Qu'un enfant Soit allaité par une nourice gaye et enjouée —

N R

il tarde peu à le devenir, s'il est nourri par une femme melancolique et atrabilaire, presque toujours par la suite, il lui ressemble.

Si les meres consultoient bien les avantages qu'il y a d'allaiter on les verroit devenir les nourrices de leurs enfants. helas! s'elles le fesoient, elles éviteroient de grands dangers.

Car, de toute necessité, après l'enfantement, il faut à celles qui envoient leurs enfants en nourrice, faire passer le Lait; il faut, dis je, lui faire prendre une route toute differente que celle qui lui est présoritte par la nature, puisque son vrai depôt, comme tout le monde sait, est aux mamelles.

Du moment qu'une femme consent qu'on lui étouffe son Lait, elle Court d'affreux dangers, la seule revolution qu'elle éprouve dans cet instant, lui cause dans la masse du sang, un mouvement considerable.

Si par malheur, le Lait prend mal son Cours et se jette sur quelques parties du Corps, elle peut en être incommodée long temps et même toute sa vie. enfin s'il se porte à la tete, elle peut en mourir ou devenir folle.

De plus pendant six semaines, elle est tenue de suivre un regime éxact, peu nourrissant, et doit éviter les moindres saisissements si contraires à son état.

La mere qui nourrit évite tous ces évenements, à peine est elle tenue d'observer un regime; sitot que son enfant Commence à bien taiter, elle se sent soulagée et le sein plus leger et est promptement retablie de ses Couches.

En outre c'est une joye pour elle de sentir à son Teton, un objet qui un instant avant son enfantement, étoit celui de ses plus vives et Cruelles souffrances, et qui à mesure qu'il prend des forces, devient celui de ses plus grands plaisirs.

En effet quelle consolation ne doit point éprouver une tendre mere quand elle voit son enfant avec ses foibles mains lui temoigner par mille petites Caresses, les obligations qu'il lui a de son éxistance et de sa Conservation.

A chaque instant on l'entend se flater qu'en allaittant son fruit, elle pourra lui transmettre avec le plus pur de son sang, ces doux sentimens d'amour et de tendresse que la nature grave ordinairement dans les Cœurs des bons enfants.

R

Aussi remarque t'on que les enfants nourris par leurs meres, leur sont beaucoup plus attachés que ceux nourris par des personnes étrangeres.

Il semble que ces enfants en pompant le Lait maternel, ~~Croissent avec~~ puisent ce Sentiment tendre et delicat de reconnoissance si legitimement dû à leurs meres pour les peines et Soins qu'elles ont pris d'eux.

Quel plaisir encore pour une mere qui alaitte de reconnoitre de jour en jour dans son enfant, les mêmes Sentiments d'honneur et de probité qui regnent chez elle et son époux, et de ne point decouvrir en lui ces facheuses inclinations et detestables penchants qu'apportent assez Souvent avec eux, les enfans nourris dans les Villages par des femmes depourvues de toute éducation et qui n'ont d'autre Boussole pour se conduire, qu'un vil et bas interêt.

Si, en nourrissant, une mere a quelques foibles embarras, elle jouit aussi d'une Securité et d'une tranquilité que n'éprouve jamais celle qui ne nourrit pas.

J'ose dire que sa vie est un melange de douceurs et de plaisirs, parcequelle a Sanscesse devant ses yeux, le fruit de ses tendres et legitimes amours, et quelle est apportée, quelques accidents qui puissent lui arriver, de lui porter elle même tous les Secours nécessaires.

Celle qui dedaigne de nourrir, et qui a son enfant éloigné d'elle, ne peut jouir des mêmes avantages.

Sanscesse elle est reveuse et inquiete; à tout moment elle apprehende qu'on lui annonce quelque fatale nouvelle de son enfant, par la Crainte perpetuelle ~~qu'elle~~ ou elle est qu'il meure faute de bons Soins et d'attentions de Sa nourrice.

Suivant moi ses inquietudes ne sont point mal fondées, parceque en général les nourrices, pour qu'on leur Confie des enfants, n'accusent jamais le vrai de leur fortune. elles en imposent presque toujours, en disant quelles sont en état de faire de bons nourrissons, tandisque dans leur maison, on auroit peine à trouver le Simple nécessaire.

Voici cequi se pratique ordinairement parmi elles

Tous les mois elles s'assemblent dans les Villages prochains

NR

les uns des autres et partent pour les villes pour y chercher des enfants, elles n'ont d'autres attestations de vie et moeurs que de legers Certificats des Curés trop faciles à leur en donner ou de procureurs fiscaux fort interessés; ensuite la grande Confiance que met en elles un public peu éclairé les porte à en mal user envers les nourrissons qu'on leur Confie.

Sitot qu'elles ont en mains les enfants et qu'elles ont reçus les petits droits qui ordinairement leur reviennent de leur Baptême, elles partent pour se rendre chez elles, pendant toute la route, elles ont pour les nourrissons mille negligences qui augmentent encore plus quand elles sont de retour dans leurs maisons. enfin leur negligence devient à un tel point qu'elle prejudicie considerablement au bien être et à l'accroissement des enfants.

Il est à observer que parmi ces mêmes femmes, il en est plusieurs qui en prenant des nourrissons, allaittent leurs enfants, et le peu de soin et d'attention qu'elles sont susceptibles d'apporter, sont toujours déferés à leurs propres enfants, plutot qu'aux nourrissons qui leur sont étrangers. J'ose avancer qu'il y en a même quelques unes qui ne donnent du Lait à leurs nourrissons que dequoi les empecher de mourir, persuadées comme elles sont, que la Conservation de leur vie et l'accroissement de leur être depend plutot d'un pur hazard que des soins et attentions qu'elles devroient leur apporter et que s'ils ont à venir à bien, ils y viendront d'eux même, malgré leurs defauts de precautions et de soins.

Rien n'est plus commun que de voir venir de nourrice des enfants de foible constitution, fluets et quelques fois étiques; pourvu que les nourrices soient éxactement payées de leurs mois, elles s'embarrassent peu que les enfants vivent ou meurent, assurées comme elles sont qu'elles n'en manqueront jamais.

Aussi voit on arriver dans les villes plus de Layettes sans enfants que d'enfants avec leurs Layettes.

De tels abus si contraires à la propagation de l'espèce

R

meriteroient bien une reforme de la part des Gouvernements.

Le temps qu'on doit regarder le plus triste et le plus dur à passer pour les enfants, est sans contredit celui de la moisson et de la Couppe des herbes. C'est alors que les nourrices plus occupées de leurs recoltes que des Soins dus à leurs nourrissons partent le matin de très bonne heure pour les champs pour en revenir le Soir fort tard; pendant toute la journée, l'enfant qui ne tète point, pleure, gemit et se desole, il ne reçoit pour Soulagement et Soutien qu'un peu de lait, ou de pâte couvert de beurre, ou de miel que par hazard lui donne une voisine qui s'est chargée de ce Soin.

Qu'on juge d'après une Semblable conduite ce que par la suite peuvent devenir des enfants qui se sont époumonés à Crier des jours entiers après les tetons de leurs nourrices.

Quand les nourrissons sont un peu forts, autres abus de la part des nourrices; en leur absence, elles les Confient imprudemment à des enfants (peu en état de les porter) pour les promener, et leur faire prendre l'air, si l'enfant en jouant ou en Courant laisse tomber le nourrisson, Souvent il reçoit à la tête une Contusion qui chez lui donne naissance à un abcès qui par la Suitte le fait mourir. la nourrice instruite de l'accident s'en effraye peu, et écrit aussitot aux parents que leur enfant est mort de ses dents, et plus hardies que jamais elle revient à la ville chercher un nouveau nourrisson.

N'est ce pas encore une chose bien triste de voir tous les jours des enfants revenir de nourrice avec le visage brulé et les Jambes contrefaites, fruit malheureux des negligences de leurs nourrices; et d'autres tous couverts de Vermines ou d'Ecrouelles, d'humeurs froides, de Galle et de petite verolle qu'ils ont gagnés d'enfants mal propres et malades qu'on leur a laissé librement frequenter. J'ose dire que parmi ces mêmes femmes si peu Soigneuses et attentives, il s'en trouve quelques unes peu Sages qui en allaitant leurs nourrissons leur font pomper à long trait le virus abondant qu'ils ont repandu dans la masse du Sang.

D'après cela on ne doit point être Surpris s'il y a des meres

NR

qui changent leurs enfants de Cinq ou Six nourrices et qui quelquis fois perdent tout espoir d'en trouver une honête fidelle et passable.

Si nous regardons le Lait que nous prenons dans notre enfance comme propre à donner l'accroissement au chile qui forme le plus pur du Sang, dans lequel est le vrai principe de la vie, pourquoi les peres et meres ont ils l'imprudence de Confier si aisement leurs enfants à des femmes qu'ils ne connoissent pas.

Ce n'est pas à tord que certains enfants reprochent à leurs parents les deffauts d'attention qu'ils ont eu d'eux dans leur enfance. Ce qui les porte à se plaindre ainsi Ce sont de frequentes et fortes indispositions qu'ils ressentent et qui sont des funestes fruits d'un Lait vicieux qu'on leur a fait prendre.

Si le bon Lait fait le bon chile, le bon chile le bon Sang, le bon Sang la bonne Constitution, la bonne Constitution la parfaite Santé, le premier bien Seul et vrai tresor de la vie; n'est il pas de la derniere importance pour des parents qui aiment leurs enfants, de leur faire Succer un bon Lait et leur faire prendre par preference celui de leur propre meres s'ils peuvent, que celui de femmes peu Connues et quelques fois de mauvaises moeurs; cela devroit d'autant plus être que les premieres nourritures de l'enfance influent beaucoup sur les operations du corps et de l'esprit.

Souvent on entend des peres et meres avec colere reprocher à leurs enfants qu'ils ne tiennent pas d'eux, qu'à peine ils les reconnoissent pour être de leur Sang, par les mauvaises inclinations qu'ils ont presque toujours, ils finissent par leur dire qu'ils ont Succés un mauvais Lait, ou ont été changés en nourrice.

On ne doit point regarder ces reproches deplacés, Car il y a de ces familles honêtes, vertueuses, et de moeurs irreprochables dont ceux qui en Sortent ne dementent presque jamais ces hauts Sentiments qu'on a de tout temps vue briller dans leurs ancêtres, et il en existe d'autres

R

de Sentimens vils et bas dont ceux qui descendent, s'exposent tous les jours à être repris de justice, par les mauvaises inclinations qu'ils ont pour les vices.

Quels chagrins et quelle tristesse n'éprouve pas une famille sans tache de voir un enfant qui, quelques fois a été changé en nourrice, entrer chez elle pour la ternir et la deshonorer. Ce que j'avance ici n'est point sans fondement, j'espere le prouver.

Une nourrice qui Consentieusement ne devroit prendre qu'un seul nourisson en a quelques fois jusqu'à quatre, peu susceptible d'équité et de justice, s'il vient a lui en mourir un, Ce n'est jamais celui qui lui rapporte le plus, C'est toujours celui dont elle tire le moins. d'après cette abominable Conduitte, qu'elle sureté peut avoir une mere que l'enfant qu'on lui amene de nourrice, est vraiement le sien; il lui faut toute la foi imaginable pour le Croire.

Parmi les animaux qui nourrissent, les meres reconnoissent leurs petits et les petits leurs meres; s'il pouvoit en être de même dans notre espéce, j'ose dire qu'on verroit bien moins d'enfants entrer dans des familles qui leur sont étrangeres, et ravir en qualité d'heritiers legitimes et présomptifs, de gros biens sur lesquels leurs naissance ne leur donne aucun droit.

Quelle infortune pour un bon Citoyen qui aime son prince et sa patrie, qui strictement suit les Loix de son pays, et qui sans cesse se Conduit par l'honneur, de recevoir dans sa maison, un enfant qu'on lui dit être le sien, et qui par la suitte prouve le Contraire par le goût depravé qu'il a pour le vice.

Les nobles si jaloux de l'honneur, si jaloux, dis je, de cette grandeur d'ame et de ces sentimens fiers et delicats qui les distinguent du reste des humains, devroient les premiers encourager leurs épouses de nourrir. S'ils le fesoient, ils auroient la Consolation de voir dans leurs enfants leurs mêmes inclinations

R

et ce beau penchant qu'ils ont à la vertu; ils les verroient, dis je, soutenir avec courage et fermeté la reputation et le souvenir de ces hauts faits, qui, depuis quantité de siecles illustrent leur maison, et n'auroient pas la douleur de compter parmi les leurs (comme cela souvent leur arrive) de ces êtres oisifs, laches et poltrons qui sans cesse s'attirent le mepris des rotuiers qui quoique privés d'une naissance aussi distinguée que la leur s'efforcent de jour en jour par leurs sentimens recherchés à s'élever à leurs degrés.

Enfin ils ne verroient pas de ces monstres denaturés qui au lieu de leur ressembler et de sacrifier comme eux leur sang et leur vie pour leur Prince et leur pays, abhorrent de loin la pratique des moindres vertus.

≠ Helas! qu'un pere, qui dans sa famille, recoit un semblable enfant, est à plaindre, Cent fois le jour on l'entend reprocher à sa femme de n'avoir pas voulu nourrir son fruit, que si elle l'eut fait, il auroit pu ressembler à l'un des deux et n'auroit pas les affreux penchants qu'on lui reconnoit.

C'est bien trop tard qu'il lui tient un semblable propos, quand un arbre mis dans un mauvais terrein, en a tiré le mauvais suc, et qu'on la negligé, rarement il est possible d'en cueillir de bons fruits, comme de le redresser si on lui a laissé prendre un mauvais pli; de même un enfant en puisant un lait vicieux prend souvent avec, de facheuses inclinations: quand il est parvenu à un certain age, éducation recherchée, conseils de gens éclairés, sages avis de parents et amis, ne peuvent rien sur son esprit et sur son coeur. plein d'un lait detestable qu'il a puisé, il cherche à suivre librement le fatal penchant qu'il sent pour le crime et chaque pas qu'on lui voit faire, ne tend qu'à l'opprobre et au deshonneur de lui même et de sa famille.

Je pense que les seules maladies qu'essuient ordinairement les enfants en nourrice, devroient faire naitre dans leurs meres l'envie de les nourrir. Car un nourrisson qui se trouve éloigné de la maison paternelle, et confié à des mains étrangeres ne peut recevoir les mêmes douceurs et

R

Soulagements qu'il auroit s'il étoit nourri par sa mere.

En outre les Soins que prenent ordinairement les nourrices des enfants quand ils sont en Santé, n'augmentent guere de leur part quand ils sont en maladies, quand elles auroient bonne volonté de leur porter les Secours necessaires la disete de biens et le defaut de fortune ou sans cesse elles sont, les en empecheroient.

Quand les enfants sont malades, par quels yeux sont ils visités? par ceux d'un chirurgien de village peu éclairé et lettré, qui n'a d'autre Capacité que de savoir saigner et passablement raser le paysan; tous fort interessés, ils ne portent de Soins aux enfants qu'au prorata de l'argent qu'ils peuvent recevoir des nourrices qui les appellent, aussi arrive t'il que beaucoup de nourrissons perissent de leurs maladies faute de bons et prompts Secours.

Si par hasard les enfants d'eux mêmes viennent à bien et qu'il soit temps de les remettre à leur famille, les parents à l'instant éprouvent d'autres évenements desagréables.

reflection

L'enfant qui a resté deux ans et plus avec une femme qu'il a Cru sa vraie mere, s'y est si fortement attaché qu'on ne peut le resoudre à la quitter; l'amitie et la tendresse qu'il a concue pour elle affectent tellement sa petite ame qu'on peut à peine derober à ses yeux, sa nourrice sans le faire beaucoup pleurer et Crier.

Quelques moiens qu'on emploie pour l'égaier et le dissiper rarement on peut reussir, il y en a qui deviennent si tristes et reveurs, et qui s'abandonnent tellement aux larmes et aux Chagrins qu'ils en meurent.

On doit encore observer que les enfants qu'on retire de nourrice, sont Sujets à des maladies que leur causent les changements d'air, de Climat, et de nourriture.

Que l'enfant resiste à tout cela et qu'il se porte bien, autre inconvenient nait. Sa mere sans cesse se mét en colere contre lui, et à tout moment lui fait des remontrances pour lui faire quitter les mauvaises habitudes qu'il a prises et lui en faire Contracter de nouvelles plus honêtes et plus

N R

Civiles. C'est souvent dans ce temps que l'enfant par son opiniatreté et ses resistances, fait secretement repentir sa mere de ne l'avoir pas nourri elle même.

On peut encore dire que c'est à tort que des parents se plaignent que leurs enfants n'ont pas pour eux tous les égards, respects, amitie et tendresse qu'ils ont droit d'en attendre; s'ils vouloient un peu reflechir, ils verroient qu'ils ne doivent en accuser que leur conduitte envers eux.

A peine un enfant est il né, qu'il est promptement soustrait aux yeux de sa famille. revient il de nourrice, on le met vite dans quelqu'autre endroit pour continuer de l'elever. a t'il acquis sept ou huit ans, on l'envoie dans des Colleges ou autres maisons pour y recevoir une éducation convenable. Il est aisé de voir d'après cela, qu'il n'a pu avoir depuis l'instant de sa naissance jusqu'à seize ou dix sept ans que de legeres idées de ses parents; ce n'est même que du moment que ses études sont finies et qu'il rentre dans la maison paternelle, qu'il commence à mieux les connoitre; aussi faut il chez lui toute la force de l'education et de la raison pour le faire obeir à leurs volontés, et leur porter le respect qui leur est dû, aussi bien que cette retenue qu'il faut qu'il ait pour de jeunes Demoiselles nouvellement sorties des Couvents qu'on lui dit être ses Sœurs et qu'il n'a quelque fois de sa vie ni vues ni connues.

Je m'attends qu'aux differentes reflexions que j'expose ici, on poura m'objecter que c'est un grand embarras pour une mere jeune et belle de nourrir son fruit, que cela peut prendre sur sa santé et fletrir ses appas, objets par leur beauté et fraicheur si précieux pour elle et dont elle tire de grands avantages pour plaire à son époux. de plus que c'est un tableau peu satisfaisant pour un mari qui rentre chez lui, de voir sa femme tenant entre ses bras un enfant qui sans cesse Crie et qu'il faut changer à tout moment.

Je reponds à cela que tous les états ont leurs plaisirs et leurs peines, et que le mariage n'est point exempt d'avoir

R

les siennes, et que si c'est dans l'union des âmes qu'on éprouve le plus grand des plaisirs, pourquoi veut on se refuser aux foibles soins qui le suivent.

On peut dire des personnes qui rient et tournent en ridicul, les meres qui nourrissent leurs enfants, qu'elles ignorent le pouvoir absolu qu'ont les passions sur les coeurs.

Un homme sage en prenant une compagne, n'a d'autres vues que de l'aimer toute sa vie, tant en santé qu'en maladie. Si son unique apprehension est de la perdre. hé bien sitot qu'elle nourrit, elle est exempte de beaucoup d'accidents facheux dont j'ai parlés, en outre elle se voit dedommagée de ses peines et soins par la presence réelle de son nourrisson dont les jours interessent son époux autant qu'elle.

De plus quelle consolation n'éprouve pas un pere de voir croitre sous ses yeux, un enfant qu'il est assuré être le sien et qui n'a pas été changé en nourrice comme le sont tant d'autres, et de reconnoître à chaque instant dans son visage ses traits et ceux d'une fidele moitié dont il est tendrement aimé et qu'il adore.

Il faut convenir qu'on ne parle ordinairement des objets qu'autant qu'ils nous affectent plus ou moins fortement.

Qu'une personne soit sobre et moderée dans son boire on l'entend decrier hautement l'yvrognerie, et dire que c'est de tous les vices le plus honteux et le plus detestable, qu'il abrutit l'homme, le prive entierement de sa raison le met hors de toute bonne société, le deshonore, et que les suites de cette abominable passion sont souvent dangereuses pour lui; qu'enfin il n'est point de spectacle plus affreux que de voir un homme, ivre mort, se rouler dans les rues, dans les boues et la fange, et quelques fois rentrer chez lui, rempli et tout couvert de son propre fumier.

Dans un semblable discour, on voit qu'il n'est question que des peines qui suivent le vin, et non des plaisirs qu'éprouvent les beuveurs.

R

Il n'est donné qu'à celui qui aime vraiement le vin de les Connoitre, il sait qu'en Suivant sa passion il va gouter un plaisir unique, et que cette liqueur qui par sa couleur merveille enchante deja ses yeux, va dans l'instant repandre dans ses veines une douce chaleur et y porter des esprits Capables de l'elever au dessus de lui même, et qu'elle va dissiper ses chagrins, peines, et Soucis. qu'enfin dans cette divine boisson, il va jouir d'une illusion qui tiendra presque de la verité.

En effet on ne peut revoquer en doute qu'il y a des vins qui échauffent, agittent et affectent si fortement le Cerveau de Certains buveurs que souvent il se trouve des yvrognes qui dans le fort de leur ivresse se croient être Princes, monarques ou empereurs. Sont ils absolument obligés de se livrer au repos, ils goutent dans leur sommeil d'autres douceurs qui durent jusqu'au moment ou la raison venant à les éclairer, leur fait voir que leurs grandeurs et dignités ressemblent à une fumée legere que dissipe le moindre vent.

Cet exemple si commun et si familier prouve que telle passion que ce soit n'offre de peines qu'à ceux qui ne la Connoissent pas, et que l'yvrogne qui connoit à fond la passion du vin, la sert tranquillement et boit tous les jours sur des nouveaux frais.

On peut en dire autant du joueur, celui qui est économe ou avare ne peut concevoir qu'il y ait des hommes qui passent les jours et les nuits à se ruiner le Corps et la santé au jeu, et qui sur une Seule Carte, osent risquer leurs fortunes. S'ils avoient une parfaite connoissance de la passion du jeu, ils tiendroient un autre langage, et avoueroient que rien n'égale le doux plaisir de voir une Carte venir à bien et un coup de Dez réussir comme il faut, et que l'amour propre d'un joueur est bien flattée quand en gagnant beaucoup d'argent, il triomphe d'un adversaire qui ose lui tenir tête et jeu.

Si ces deux passions qui tirannisent ordinairement

R

les hommes, offrent à ceux qui les servent plus de plaisirs que de peines, qu'on daigne convenir que de toutes les passions connues, la plus naturelle, la plus honête et la plus belle, est sans contredit, l'amour; que c'est de cette tendre passion que depend la reproduction de notre espéce, que ce feu et cette extreme Chaleur que nous sentons dans notre premier age, semblent nous porter malgré nous à la servir avec égard et à lui rendre tous nos hommages; qu'enfin par un pouvoir inconnu, elle fait naitre dans les Coeurs des deux sexes, l'envie et le doux penchant de s'approcher et de s'unir.

Je pense qu'il y a plus d'orgueil et d'ostentation chez la femme qui refuse de nourrir son fruit que de defaut de tendresse et de bon naturel, parceque plusieurs tirent gloire et vanité de pouvoir à leurs frais entretenir des nourrices.

Les femmes qui se piquent de penser delicatement, devroient reformer chez elles une semblable conduite et Croire qu'un enfant aimé sincerement de sa mere, ne lui offre en le nourrissant presque point de degout et d'embarras.

Quant à celles qui ne veulent pas nourrir par Crainte de deplaire à leurs Epoux; j'ose dire qu'elles s'abusent, parceque les hommes bien nés et qui ne sont point de ces êtres Coquets, Damoiseaux, et amoureux d'eux même, ne trouvent jamais à redire aux actions de leurs épouses, surtout quand elles tendent au bien être de leurs enfants, comme sont les soins et peines qu'elles peuvent prendre pour les élever.

Tout homme qui se marie sait que le mariage entraine avec lui des devoirs, il sait qu'il doit à sa femme mille attentions et Complaisances et que jaloux du serment qu'elle a fait en presence de ses parens et amis, il doit mettre toute sa felicité à la rendre heureuse. de plus, je ne pense pas que ce

R

soit un tableau desagreable pour un mari de voir —
son propre ouvrage quitter le Sein d'une épouse Cherie
pour venir lui prodiguer mille petites Caresses et le
Rappeler ~~qualifier~~ du doux nom de Pere.

Si l'on pouvoit suivre de près ces hommes qui si — fortement se dechainent contre le mariage et ses embarras, on verroit leur conduite peu repondre à leurs discours; on en verroit qui secretement — entretiennent des maitresses chez qui ils ne dedaignent pas de tenir la queue du poilon ou chauffe le Lait qui doit servir de nourriture aux fruits de leurs amours.

C'est dans ces sortes d'endroits peu connus et éloignés de la severe Critique, que l'homme paroit ce que partout il devroit être; C'est, dis je, dans ces maisons qu'il — s'abandonne volontiers à la passion dont son Coeur est Susceptible, et qu'il éprouve à chaque instant, mille — mouvements d'amour, de tendresse et d'amitié que fait naitre en lui la vue d'un être à la naissance du quel — il a fortement contribué. alors la grandeur et la fausse politique ne l'affectent plus, C'est la voix Seule de la nature qui se fait entendre dans son ame et son unique plaisir est de l'ecouter et de Suivre fidelement les impressions qu'il en recoit.

On ignore pourquoi les femmes ne reviennent pas de ce faux prejugé où elles sont depuis long temps que C'est gâter leur Gorge que d'alaitter et que C'est l'exposer à perdre sa plus grande élasticité.

Si elles étoient plus Phisiciennes qu'elles ne sont et qu'elles connussent mieux les ressorts puissants de la nature, elles sauroient que celles qui nourrissent, jouissent d'une meilleure Santé que celles à qui on a fait passer le Lait. les unes sont fraiches et Colorées tandis que les autres sont souvent pales et d'une — Couleur livide.

Quand une femme a nourri un Certain temps, le lait chez elle se perd de lui même sans lui causer de funestes ravages, en outre le Sang qui tarde peu à reprendre

R

dans les mamelles la place du lait, remet presque toujours les appas du Sexe dans leur premiere élasticité et fermeté.

Peut-être m'objectera-t-on qu'une femme qui nourrit perd un temps qu'elle pourroit mieux employer, qu'elle pourroit, dis je, employer à donner des nouveaux êtres à l'Etat et que ce temps perdu seroit irreparable pour elle et son époux.

A cela je reponds que l'experience prouve journelement que les femmes de Campagnes qui nourrissent ont souvent plus d'enfants que les notres qui dedaignent d'allaiter, et que la nature a pourvu à la pretendue perte de temps qu'elles ont tant à Cœur de bien employer.

En effet cette belle nature si sage et si prudente dans ses operations pour donner aux femmes la facilité d'engendrer et de nourrir, fait commencer chez elle le temps de la Conception à douze ans et la continue jusqu'à Cinquante et plus.

D'après ce laps de temps immense on voit que les femmes peuvent aisement produire et nourrir, sans que cela influe sur la quantité d'enfants qu'elles se flatteroient avoir en ne nourrissant pas, d'ailleurs dans toute autre espece que la notre ou les femelles allaitent, nous ne voions pas la population diminuer.

N'est ce pas une chose ridicule et honteuse pour les femmes d'être obligées pour faire subsister leurs propres fruits d'avoir sans cesse recours à leurs semblables, fruits, dis je, si digne de leur tendresse et attachement.

Si communement on dit de l'homme, est pere qui nourrit, pourquoi le Sexe n'est il pas jaloux qu'on puisse en dire autant de lui; Car toute femme qui de son sein refuse de nourrir son fruit, ne peut aux yeux des gens sensés passer pour une vraie mere.

Je le repete encore; si les femmes daignoient

R

allaitter elles s'eviteroient bien des dangers qu'elles courent, en ne le fesant pas; en outre elles jouiroient du plaisir de voir croitre sous leurs yeux des êtres qui doivent sur la terre les representer un jour et perpétuer leurs images: enfin en allaittant leurs fruits, elles satisferoient au premier et plus essentiel devoir de mere./.

Lû et approuvé R.D.S.A.

